# Bedrohliche und bedrohte Natur : Umweltgeschichte der Schweiz seit 1800 [François Walter]

Autor(en): **Adatte, Olivier**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **4 (1997)**

Heft 2

PDF erstellt am: **23.04.2024**

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

(stade adulte et stabilisé d'une communauté), ainsi que les modalités de la prise en compte des activités humaines et de leurs effets sur l'environnement. Tous deux posent la question fondamentale des relations entre l'homme et la nature, ainsi que des modalités de la protection des espaces naturels et à travers eux, l'incontournable question de la protection de l'homme lui-même. Car, l'une des questions essentielles de cette réflexion épistémologique est la prégnance des catégories anthropocentriques dans la perception des phénomènes naturels, phénomènes que nous percevons en fonction d'une échelle de proximité à notre propre espèce. Ainsi, l'auteur fait le constat de la difficulté dans laquelle nous sommes de penser la nature indépendamment de nos préoccupations proprement humaines.

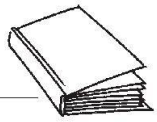
En conclusion, Jean-Marc Drouin constate à nouveau la difficulté de l'écologie à se faire admettre comme science. Si ce constat n'est certainement pas faux, le choix de recourir exclusivement à l'épistémologie historique pour l'expliquer ne permet cependant pas d'en saisir les ressorts sociaux et proprement historiques. Ainsi, Jean-Marc Drouin, en défendant la thèse d'une autonomie explicative de l'analyse strictement épistémologique du discours écologique, est à mon sens dans l'incapacité d'expliquer plus avant la spécificité même de la dynamique du développement de l'écologie comme discipline scientifique, alors que c'est là en même temps l'une des questions principales de son livre. Au risque d'enfoncer des portes depuis longtemps ouvertes, on ne peut que suggérer que ce qui fait le plus cruellement défaut dans cette analyse, c'est une véritable histoire sociale (au sens sociologique) de l'émergence et de l'institutionnalisation de l'écologie comme discipline scientifique (sociologie des «écologues», des conditions d'institutionnalisation de l'écologie et de ses rapports avec les autres sciences, etc.), seule capable de reconstituer les conditions d'émergence et le sens des «compatibilités» épistémologiques entre les différentes «étapes» de la formation de la discipline. Ainsi, aurait-on pu éviter, me semble-t-il, cette désagréable impression, caractéristique de certaines tendances de l'histoire des idées, d'une reconstruction *a posteriori* des liens chronologiques «nécessaires» entre les idées ou les auteurs.

*Stéphane Nahrath (Lausanne)*

## FRANÇOIS WALTER
## **BEDROHLICHE UND BEDROHTE NATUR**
## UMWELTGESCHICHTE DER SCHWEIZ SEIT 1800

CHRONOS VERLAG, ZÜRICH 1995, 280 P., FR. 38.–

L'ouvrage de François Walter, qui a été traduit du français dans une version légèrement retouchée et complétée, arpente un terrain encore passablement en friche. L'histoire de l'environnement est une discipline récente qui présuppose l'intégration de l'homme et du milieu. L'auteur étudie l'évolution de la perception et des usages sociaux de la nature, parallèlement aux modifications du milieu, tout en décrivant les interactions qui se produisent entre ces différents niveaux. S'il reste attentif à la réalité physique du milieu et à son évolution, François Walter met particulièrement en évidence le faisceau d'attitudes complexes qu'entretient la société avec la réalité et s'intéresse aux mutations des modes de sensibilité à l'environnement. D'où un intérêt marqué pour les mentalités et les idéologies, dont on se demande si elles n'imposent pas implicitement leur propre modèle de perception. Dans cette perspective, il est intéressant d'observer comment agissent les



sociétés face aux changement perceptibles du milieu.

Le XVIIIe siècle redécouvre la nature. En Suisse, l'offensive rationaliste coïncide avec le risque peut-être exagéré de pénurie de bois et engendre la gestion des ressources de la sylviculture, de même que l'amélioration de l'agriculture. L'initiative personnelle est valorisée au détriment de la mise en valeur communautaire. La nature devient marchandise et est exploitée comme un capital. Cette action volontariste a des conséquences sur les paysages exploités intensivement, mais aussi sur les communautés qui entrent dans l'ère de la révolution agricole et y perdent une partie de leur identité. Au même moment, les élites découvrent la nature sauvage. La montagne, la forêt deviennent pittoresques. On peut voir là les germes de conflits futurs, lorsque ces deux conceptions utilitaire et esthétique entreront en concurrence. D'autant plus qu'au début du XIXe siècle le romantisme impose une vision contemplative de la nature et l'investit d'un contenu symbolique.

La fin du XIXe siècle, annonce la prise de conscience pré-écologique. La société perçoit les effets négatifs de l'urbanisation et de l'industrialisation. Le mouvement hygiéniste prend conscience du problème de la pollution des eaux, mais la volonté d'assainir la ville n'est pas motivée par la dégradation de l'environnement, puisque celui-ci n'est pas encore inventé, mais est rendu nécessaire par le poids que fait peser sur l'homme la menace putride. La société doit se protéger contre la nature menaçante. On résout le problème des eaux de consommation, mais demeure l'impact à long terme des déjections et des résidus censés se dissoudre dans le milieu. L'enlaidissement du paysage débouche sur une autre attitude. À une réaction de type esthétique classique s'ajoute le sentiment patriotique. La société urbaine en quête d'identité tend à mythifier les sociétés rurales. La nature menacée s'identifie avec le monde des Alpes, parce que le développement d'une identité nationale fonctionne sur le mythe montagnard. Effrayé par la contagion qui menace les paysages des mouvement comme le *Heimatschutz* ou le *Naturschutz* luttent contre l'utilitarisme moderne et l'exploitation des paysages. Ils se consacrent à la protection des sites et se contentent du sauvetage ponctuel de quelques vestiges naturels. Ces attitudes de protection de la nature gardent un caractère sentimental.

Depuis la fin des années 60, nous sommes entrés dans l'ère de l'écologie. Les progrès enregistrés dans les sciences de l'environnement ont permis d'intégrer les sociétés humaines à leur écosystème et ont fait voir les méfaits de l'action anthropique sur la biosphère dans son ensemble. Aujourd'hui, la remise en cause de la capacité de dilution des pollutions par le milieu pose la question d'une gestion plus rationnelle des ressources et de la réduction des nuisances dues à l'activité humaine. Ces découvertes cautionnent le discours écologique moderne et ont incontestablement changé notre rapport à la nature. Si l'écologiste militant a le réflexe vert avec les comportements irrationnels et les utopies aux relents passéistes que cela implique parfois, l'État lui-même s'est approprié ce discours. Prenons un exemple. Dès 1980, la mort des forêts inquiète d'autant plus que les séquelles en sont visibles. La pollution atmosphérique est désignée comme principale responsable. En conséquence, une solution est recherchée, les lois sur la protection de l'air sont adoptée. Une réponse globale est apportées à un problème concret. Or, aujourd'hui il semble que les projections statistiques ont exagéré cette menace.

En résumé, l'ambition affichée par François Walter de «fournir quelques fils

conducteurs à une remise en perspective historique de notre rapport à la nature» contribue utilement à une meilleure compréhension de nos comportements actuels.

*Olivier Adatte (Genève)*

CHRISTIAN PFISTER (HG.)
**DAS 1950ER SYNDROM**
DER WEG IN DIE KONSUMGESELLSCHAFT
HAUPT, BERN 1996 (2., UNV. AUFL.), 428 S., FR. 68.–

LUCIENNE REY
**UMWELT IM SPIEGEL DER ÖFFENTLICHEN MEINUNG**
GRENZLINIEN INNER-SCHWEIZERISCHER UNEINIGKEIT
SEISMO, ZÜRICH 1995, 238 S., FR. 39.–

GERHARD DE HAAN, UDO KUCKARTZ
**UMWELTBEWUSSTSEIN**
DENKEN UND HANDELN IN UMWELTKRISEN
WESTDEUTSCHER VERLAG, OPLADEN 1996, 303 S., DM 48.–

Es gehört zu den schlechten Gewohnheiten der Historikerinnen und Historiker, dass sie pauschale Thesen meist vermeiden. Wer A sagt, muss auch B sagen, oder anders ausgedrückt: Wer pauschale Thesen vertritt, verlässt nur ungestraft den Saal, wenn die These sogleich wieder relativiert wird. Glücklicherweise haben nicht alle diese schlechte Gewohnheit angenommen, zum Beispiel der Berner Professor Christian Pfister: Er vertrat eine simple These, setzte sie in die Welt hinaus und liess zunächst mal nur die andern reden. Diese schüttelten zwar den Kopf, aber nahmen die These immerhin so ernst, dass aus den Entgegnungen ein spannendes Buch entstand – lebendiger als manch andere Publikation zu diesem Thema.

Pfisters dreiste These lautet: Vor allem das billige Öl ist schuld am heutigen Umweltschlamassel. «Der langfristige Rückgang der Relativpreise für fossile Energieträger seit den späten 50er Jahren ist die gewichtigste Ursache für den verschwenderischen Umgang mit Rohstoffen und Energie und die daraus erwachsenden übermässigen Belastungen der Umwelt.» Es wären zwar auch ohne massive Verbilligung Umweltbelastungen entstanden. «Nur – und dies ist der springende Punkt – hätte er kaum das heutige Ausmass erreicht, wäre er nicht zum bedrohlichen Krankheitsbild, zum Syndrom geworden.» (94 f.)

Im Rahmen einer Vortragsreihe wurde dann diese These ausführlich diskutiert. Zur Kritik aus langfristiger Perspektive äusserten sich die Zürcher Professoren Hansjörg Siegenthaler und Volker Bornschier. Beiden wollte nicht einleuchten, dass ein einziger Faktor so zentrale Bedeutung haben sollte. Siegenthaler hob die exakte Chronologie hervor: Der Nachkriegsboom sei schon längst ausgebrochen, bevor die Energiepreise in den späten 50er Jahren zu sinken begannen. Und er stellte andere Wachstumsfaktoren in den Vordergrund: den billigen Schweizerfranken, die Zunahme der Massenkaufkraft, das Vertrauen in die Zukunft und die Zurückhaltung der Gewerkschaften bei Lohnforderungen. Ebenso hielt der Soziologe Bornschier, der mit einem umfassenden Modell des sozialen Wandels arbeitet, fundamentalere Entwicklungen als die Preisbewegung für den Motor der Wachstums- und Verschwendungsgesellschaft. Auch die anderen Beiträge enthalten meist grundsätzliche Kritik an der Überschätzung des Ölpreises. Von Pfisters These bleibt am Schluss des Bandes nicht mehr viel übrig. Aber eben: Dafür sind aus der Sicht der Energie-, Gesellschafts- und Politikgeschichte lesenswerte Texte über die schweizerische